

TOUR D'HORIZON

DEUX séries de témoignages directs nous apportent dans ce numéro des nouvelles d'Extrême-Orient et nous font en même temps percevoir dans la réalité d'aujourd'hui les deux situations temporelles extrêmes entre lesquelles l'Eglise ne cessera jamais de chercher dans le monde une paix introuvable.

Ce sont d'abord des témoins de toutes confessions, récemment sortis de Chine, qui nous parlent des chrétiens, des « parias » de Shanghai, de leur misère et de leur héroïsme. La manière de « détente » religieuse qu'une délégation américaine de représentants des Eglises du Christ a cru discerner en U.R.S.S., d'ailleurs compensée par un renforcement de la propagande « scientifique » et un certain changement de tactique auquel les églises chrétiennes visitées semblent s'être laissé prendre, — cette manière de « détente » n'a pas encore eu d'écho en Chine.

C'est ensuite un de nos collaborateurs qui vient de passer un mois au Sud-Viet-Nam. Ici, l'Eglise qui, avec ses 130.000 martyrs (chiffre minimum) peut compter parmi celles qui ont le plus souffert persécution en Extrême-Orient, est aux prises aujourd'hui, par suite d'une mutation brutale avec les tentations du pouvoir. Certes, l'Eglise n'est pas « au pouvoir ». Mais les chrétiens en sont trop proches, en ont trop besoin et lui sont trop utiles pour que cela aille sans difficultés.

C'est là, pour l'observateur étranger, le premier problème qui se pose aux chrétiens du Sud-Viet-Nam. Celui des réfugiés lui est étroitement mêlé. C'est à la suite, en effet, de leur arrivée massive, dès le mois d'août 1954, que la proportion des catholiques, au Sud du 17^e parallèle, est passée de 1 pour 22 à 1 pour 10 habitants et à 1 pour 7 dans le vicariat apostolique de Saïgon. Les chrétiens ne sont pas seulement au Sud une très forte minorité. Ils constituent une minorité agissante, pour ne pas dire la minorité dominante. Par leur densité, par le nombre de prêtres indigènes dont ils disposent, ils viennent de loin en tête des chrétientés d'Asie, hormis les Philippines. Hormis les Philippines également, le Sud-Viet-Nam est le premier pays d'Asie à être dirigé par un catholique.

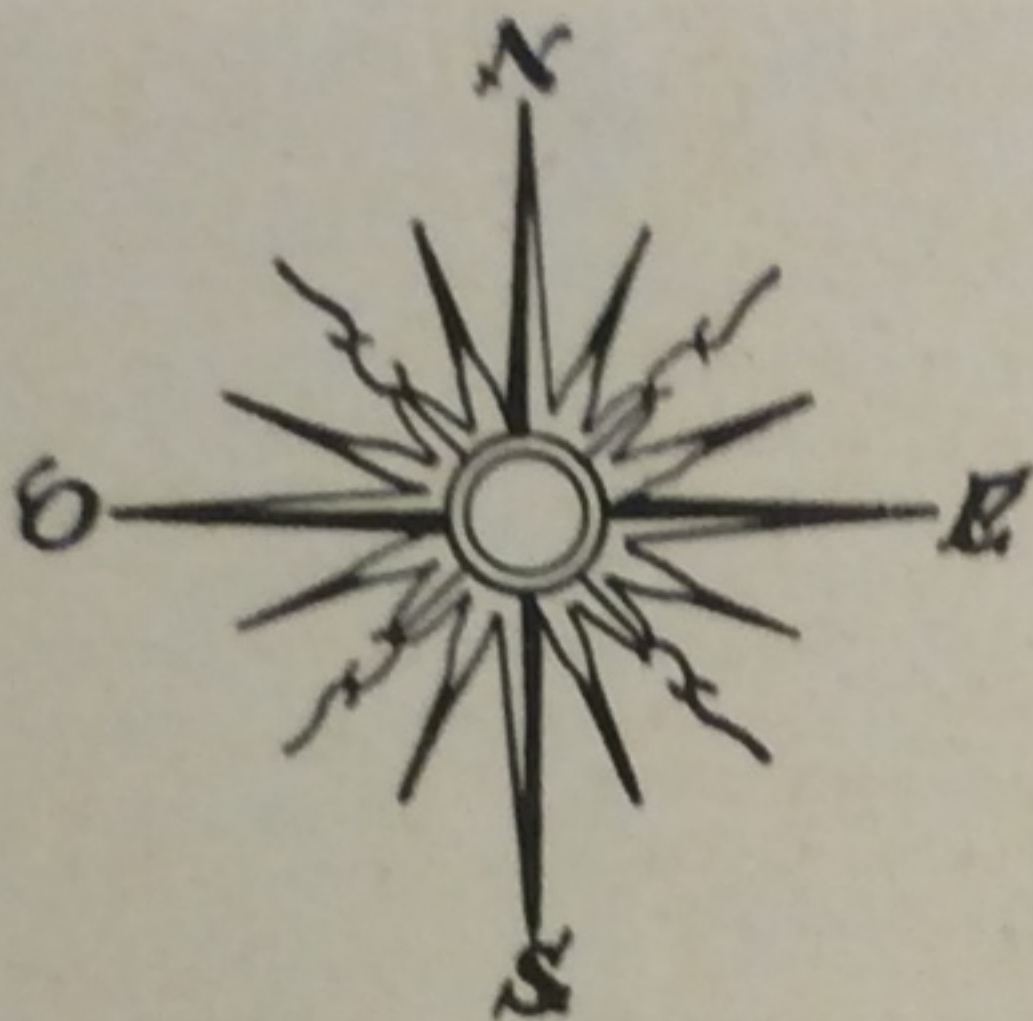
Toutes ces raisons justifiaient que nous tentions dans un dossier une sorte d'« instantané » de la

chrétienté au Sud-Viet-Nam. Un « instantané » seulement, parce que cette chrétienté, qui n'est déjà plus aujourd'hui ce qu'elle était il y a deux ans, est encore appelée à de rapides évolutions.

Tandis que se tenaient à Rennes le congrès annuel de la Paroisse Universitaire, sur le thème de « la souffrance » et à Bourges, celui des Enseignants Chrétiens, 2.000 prêtres, jeunes pour la plupart, se sont attachés à Versailles, au cours du congrès de l'Union des Œuvres, à dégager les raisons et les conditions de l'apostolat pensé et réalisé comme une « œuvre commune ».

On soulignera, dans le compte rendu que nous donnons de ce congrès en *Informations*, comment les préoccupations et données sociologiques, — analysées par le chanoine Boulard qui mit une nouvelle fois en lumière la notion de plus en plus admise de la « zone humaine », plus large que la paroisse, voire que le doyenné ou le diocèse, — rejoignent les préoccupations et données théologiques et doctrinales. L'exposé du R. P. Roguet, sur la collégialité du sacerdoce qui fit ressortir l'importance de l'épiscopat, principe d'unité, est de nature à apporter une contribution essentielle à la rénovation des méthodes d'apostolat, qui ne répond pas seulement à des exigences sociologiques.

« Pastorale, œuvre commune » ; il ne s'agissait que de la coopération nécessaire entre les membres du corps sacerdotal. Un responsable d'action catholique est pourtant venu ouvrir une parenthèse, qui devrait être la préface d'un autre et plus difficile congrès, sur la collaboration entre prêtres et laïcs. Préalablement à une étude plus approfondie de ce thème, il conviendrait que l'on tente des définitions de la mission respective des uns et des autres plus précises que celles dont on dispose actuellement. Les lignes du R. P. Rahner que nous proposons en *Réflexions* peuvent fournir des éléments à cette recherche.



DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :

**RÉFLEXIONS ET DOSSIER SUR LE
CONTROLE DES NAISSANCES**

LA CHRÉTIENTÉ DU SUD-VIET-NAM

Un de nos collaborateurs vient de passer un mois à Saïgon et dans diverses provinces du Sud-Viet-Nam. Le « dossier » que nous présentons ci-dessous rapporte les observations qu'il a pu faire sur la vie d'une chrétienté que l'on ne connaît guère en France, en dépit de ses 300 ans d'âge, que depuis deux ans, quand l'exode du Nord vers le Sud vint forcer notre attention. On voudra bien noter que les pages qui suivent ne traitent pas de la vie ni des problèmes des catholiques restés au Nord du 17^e parallèle.

A peine commence-t-on à enquêter dans les milieux religieux saïgonnais, on est saisi par deux impressions dont on aura du mal par la suite à se défaire, qu'il sera même difficile de nuancer.

C'est d'abord la place prééminente occupée par les réfugiés. On a parfois le sentiment qu'il n'y a que des réfugiés dans ce pays. On se surprend à se demander s'il y avait des chrétiens dans la région, il y a deux ans, avant que ceux du Nord déferlent vers le Sud. Ils sont partout, nous suivent ou nous précèdent, reviennent sans arrêt dans les conversations. On cherche dans la rue leur chemise brune qui les distingue souvent ; on cherche dans les églises les sortes de bandeaux dont les « matrones » tonkinoises se coiffent ; on cherche sur les routes à reconnaître les villages de réfugiés. Prend-on la route justement ? Ce sont les réfugiés encore qui jalonnent les étapes. On a vu déjà vingt ou trente camps, paroisses et curés, mais on s'arrête encore. C'est plus fort que soi. Surtout que l'on est toujours bien accueilli. Le Viet-Nam est tout de même bien entendu tout autre chose qu'un immense camp de réfugiés.

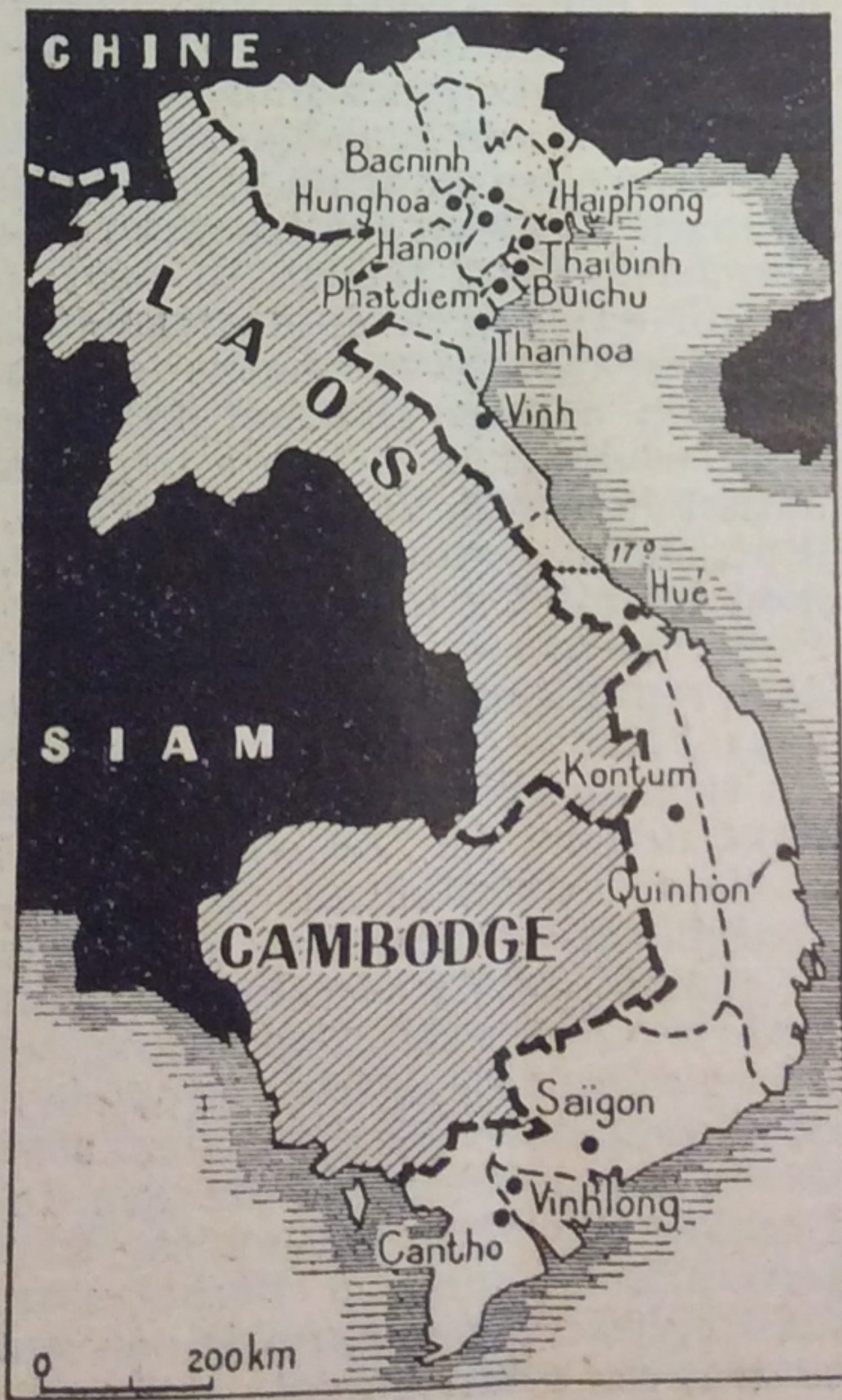
La seconde impression dominante qui vous attend à Saïgon est qu'il ne reste plus du « pays de mission » que la terminologie : vicariats et vicaires apostoliques, etc... Fraîchement débarqué d'un pays de civilisation chrétienne, on ne voit pas très bien les différences. On cherche

des missionnaires européens, étrangers en tout cas. Il faut aller dans les séminaires pour en trouver, avec ou sans barbe, ou sur les plateaux montagnards (là, au moins, c'est la mission, la vraie, telle qu'on nous la présente en chaire pour la journée annuelle des missions, telle à peu près qu'on se la représente d'après les photos des revues missionnaires). Autrement, ce sont, à quelques exceptions près, à tous les autels et confessionnaux, des prêtres vietnamiens, authentiquement jaunes. Des jaunes encore, partout, qui portent la cornette des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ou de Saint-Paul-de-Chartres, ou le rabat des Frères des Ecoles Chrétiennes ou la coule des Trappistes. Cela n'est rien encore. Quand on connaît des coolies catholiques, des professeurs catholiques, des policiers catholiques, quand on voit des soldats à l'église, quand on sait que le Président de la République est catholique, et quelques ministres et bien des fonctionnaires avec lui, — quand on voit tant d'églises remplies et quand on lit dans les journaux de longs articles sur les 80 ans de Pie XII, etc.,

on ne peut manquer de penser que l'on se trouve en plein pays de chrétienté. Il y a bien ici et là des pagodes, et dans les paillotes des autels des ancêtres, et sur le bord des routes, de temps à autre, des pagodons ; il arrive que l'on rencontre des bonzes au crâne rasé qui marchent les yeux baissés en robe brune s'ils sont vietnamiens, en robe jaune s'ils sont cambodgiens... Mais on a vite fait, trop vite fait bien entendu, de classer tout cela au rang de quelques reliefs folkloriques. Bien sûr, on ne manque pas de vous faire remarquer au passage les églises caodaïstes. Mais à ne considérer que leur large façade de pierre souvent flanquée de deux courtes tours, elles ressemblent trop à nos églises de style jésuite. Caodaïstes, Hoa-hao ? Quand on lit dans les journaux le récit des opérations militaires ou des ralliements on pense davantage en termes de « féodalités » qu'en termes de sectes religieuses. De solide, de consistant, de « sérieux », il ne reste décidément, en première impression toujours, que le catholicisme.

**1.130.000 catholiques
dont 676.000 réfugiés.**

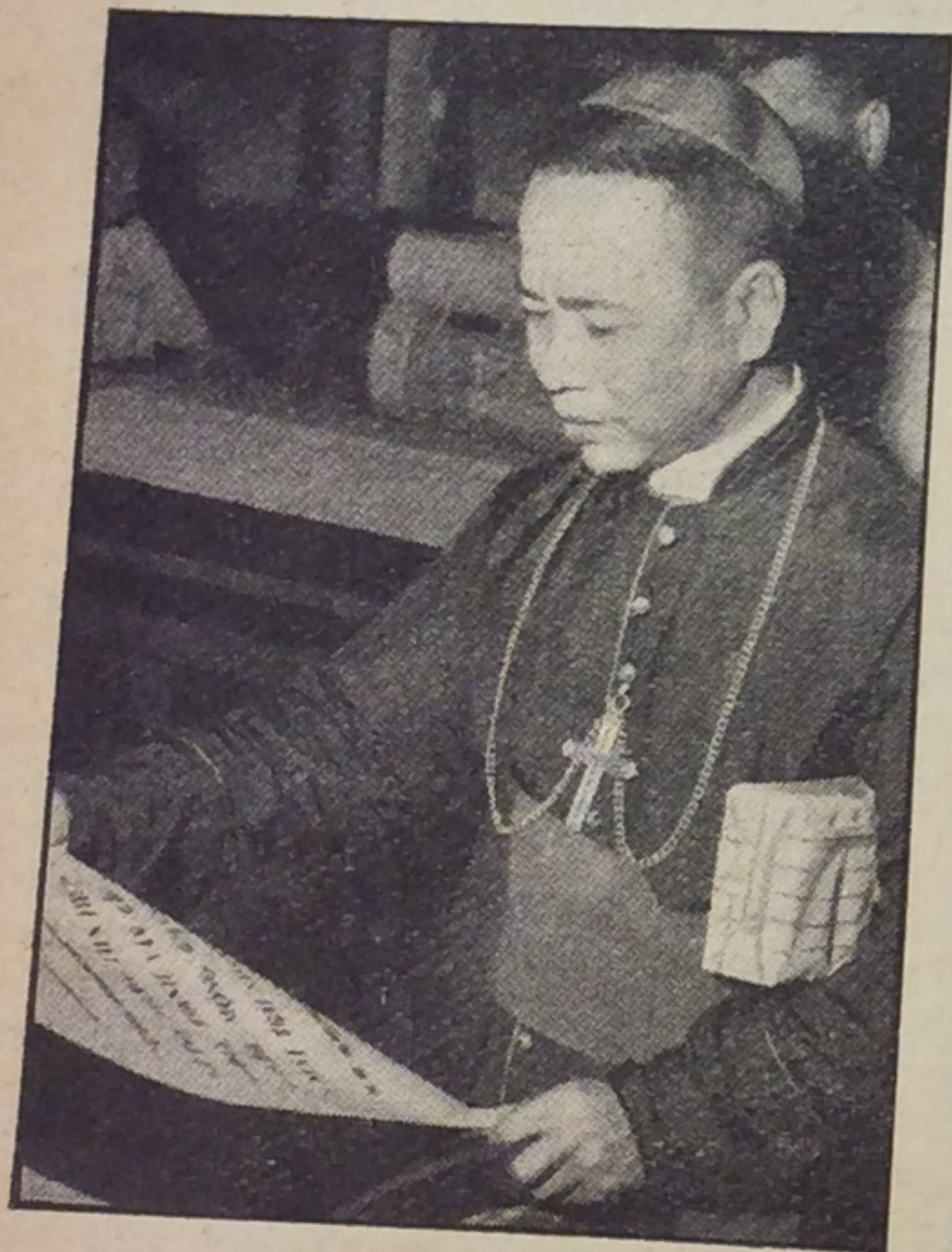
Avant les accords de Genève et la coupure du Viet-Nam en deux selon le 17^e parallèle, le Sud-Viet-Nam comptait environ 10 millions d'habitants dont 450.000 catholiques, soit sensiblement un catholique sur 22 habitants. A la suite de l'exode des 860.000 réfugiés du Nord (dont 676.000 catholiques), le Sud-Viet-Nam compte aujourd'hui près de 11 millions d'habitants dont 1.130.000 catholiques, soit sensiblement 1 catholique pour 10 habitants. Cette densité est la plus forte de l'Asie. Un autre record est détenu en propre par le vicariat apostolique de Saïgon. Les quelque 550.000 réfugiés qui sont venus s'ajouter aux 150.000 catholiques que l'on pouvait compter en 1954 ont fait passer la proportion de 1 catholique pour 28 habitants à 1 catholique pour 7 habitants, et, comme le R. P. Naïdenoff le notait dans *Missi*, Saïgon est aujourd'hui « la plus monstrueuse agglomération de catholiques pratiquants de tout l'uni-



vers. Plus qu'à Paris, plus qu'à Rome, autant qu'à New-York ». Autre record du Viet-Nam en Asie : 1.200 prêtres indigènes, dont 600 réfugiés du Nord, soit 1 prêtre pour 950 catholiques.

Toute cette population catholique est répartie sur six vicariats apostoliques : Hué, coupé en deux par le 17^e parallèle, Kontum, Qui Nhon, Saïgon, Vinh-Long, Cantho. Les réfugiés, pour leur part, viennent, en proportion diverse, des 10 vicariats du Nord. En principe, ils dépendent au Sud du vicaire apostolique sur le territoire de qui ils se trouvent et donc, pour le plus grand nombre, de Mgr Nguyen Van Hien, vicaire apostolique de Saïgon. Pratiquement, Mgr Pham Ngoc Chi, vicaire apostolique réfugié de Bui-Chu, délégué de l'Evêque de Saïgon pour s'occuper des réfugiés, s'en occupe tant et si bien qu'il n'est guère désigné autrement que sous le titre d'« Evêque des réfugiés ».

Cet état de chose n'est pas sans susciter des jugements nuancés. Outre les difficultés administratives



Mgr Pham Ngoc Chi,
vicaire apostolique réfugié de Bui Chu,
« Evêque des réfugiés ».

ou pastorales que ne manquerait de soulever l'enracinement d'une espèce de « diocèse dans le diocèse », nombreux sont ceux qui ne voient pas dans le régime de fait actuel le moyen propre à hâter l'assimilation des chrétiens du Nord dans la chrétienté du Sud. Il est déjà suffisamment de tendances ou d'obstacles qui freinent cette assimilation pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y ajouter. Partis groupés, arrivés groupés, en paroisses fortement et traditionnellement soudées, les réfu-

giés sont naturellement portés à vouloir vivre et mourir groupés. Les différences, sinon de langue, du moins d'intonation et de pratiques religieuses ne facilitent pas les choses non plus. Les soucis de l'assimilation religieuse rejoignent ceux de l'intégration économique et sociale. Il n'est de l'intérêt de personne que se développe une « mentalité réfugiée », déjà perceptible.

On peut penser que la réorganisation administrative du diocèse de Saïgon sera une des premières tâches auxquelles s'attachera Mgr Caprio, visiteur apostolique nouvellement désigné par le Vatican et arrivé au Viet-Nam au mois de mars. En réalité, il ne s'agira pas seulement de tenir compte des besoins et des problèmes nouveaux, nés de la présence de 550.000 catholiques réfugiés

aux côtés de 150.000 seulement catholiques autochtones (1), il faudra aussi se souvenir que cet énorme diocèse repose pratiquement exclusivement sur les épaules de deux hommes : le vicaire apostolique et son provicaire. « Des diocèses minuscules d'Europe, écrivait le P. Naïdenoff, comportent, très inutilement, tout l'appareil administratif de l'Eglise : vicaires généraux, officialité, juges synodaux, etc... Dans l'énorme Saïgon, rien de tel. Le Saint-Esprit y supplée en amalgamant par un vrai miracle une anarchie de primitive Eglise avec des structures du moyen âge et déjà des poussées ultra-modernes ». Et tous ces problèmes de chrétienté ne devront encore pas faire oublier ceux que posent les quelque 4 millions de non-catholiques du diocèse.

QUARANTE-HUIT HEURES DANS UNE PAROISSE TYPIQUE

Je ne suis pas près d'oublier la première image de la chrétienté vietnamienne qu'il me fut donné de percevoir. Une image sonore.

C'était à Tan Phat, un village de réfugiés originaires du vicariat de Phat-Diem (Tan-Phat signifie « Nouveau Phat-Diem ») qui, avec quelques autres, forme le Centre de Blao, à 200 km. de Saïgon, sur la route de Dalat. 3.500 habitants groupés en deux paroisses. Cinq prêtres vivent là. Il y en a d'abord un, le P. Lan, qui n'exerce aucun ministère particulier. Il est « chef de Centre ». C'est lui qui a trouvé ce lieu de réimplantation et qui, le 27 octobre 1954, a amené sur le bord de cette route les 27 premières familles dont la moitié, découragée par l'impossible forêt tropicale, regagna quelques jours plus tard les centres d'attente de Saïgon. C'est lui qui a tracé les plans du village, qui a réparti à chacun son travail, l'emplacement de sa paillote et de son jardin, qui a reçu et distribué les subsides du gouvernement et les dons en nature. Dix-huit mois se sont écoulés et le P. Lan a toujours autant de travail. Véritable « préfet », il préside un comité de six membres dont les attributions sont très précises : un secrétaire, un responsable de la répartition des terres, un autre pour l'état civil, un autre pour le ravitaillement, un responsable de la construction, un responsable des services sociaux et un dernier responsable de l'information. Le P. Lan ne chôme pas. La vie et l'avenir de tout le Centre de Blao et de ses quelque 20.000 habitants dépendent de sa compétence, de son dynamisme, de sa persévérance et de son influence. Quand le travail est ainsi bien pris en main à l'échelon du Centre, les curés de paroisse peuvent se trouver relativement déchargés.

Mais, d'une façon générale, on peut dire que la majorité des curés réfugiés se trouve investie de pouvoirs et de responsabilités civiles et administratives qui s'ajoutent à leurs responsabilités religieuses.

Des curés fort occupés par l'administration temporelle.

Disons tout de suite que cela ne va pas sans créer des difficultés. On peut penser trouver dans cet état de chose une réalité qui correspond à l'idée que l'on se fait des chrétiens réfugiés du Nord-Viet-Nam, chrétiens de type féodal où le prêtre est à la fois chef religieux et chef temporel. Mais, à en juger par les réactions de la Hiérarchie et de nombreux curés sur la confusion actuelle, cette idée de « féodalité » n'est pas tout à fait exacte. En fait, il y avait au Nord des chefs de villages assistés d'un Conseil qui avaient en main l'essentiel des responsabilités temporelles dont le curé n'avait pas à s'occuper. Si cette organisation relativement harmonieuse n'a pas survécu au passage du 17^e parallèle, c'est que les problèmes dans les villages de réfugiés ne sont absolument ni de la même nature ni à la même échelle que ceux que pouvait poser la bonne marche d'un vieux village depuis longtemps structuré aux points de vue économique et social. Les cadres traditionnels du Nord dépassés par les événements, ceux du Sud étant trop peu nombreux, nullement préparés

(1) Mgr Hien, pour sa part, s'il pense aux réfugiés du Nord, n'oublie pas pour autant les dizaines de milliers de « réfugiés du Sud » qui, tout au long de la guerre ont fui les régions d'insécurité pour se replier sur Saïgon et les zones calmes. Sur le seul vicariat de Saïgon, on ne compte pas moins de 70 paroisses dont les habitants ont vécu une histoire à peu près identique à celle des réfugiés du Nord.

et sans autorité sur les réfugiés qui ne les connaissent pas, il ne restait que les curés. L'Etat vietnamien aurait-il été anticlérical, il aurait dû quand même faire appel à eux.

Certains curés dit-on, auraient abusé de la situation. Mais ce ne sont pas ces exceptions rarissimes dont on ne rencontre déjà plus aujourd'hui de traces, qui ont incité Mgr Pham Ngoc Chi à décider une première fois « qu'à partir du 1^{er} janvier 1956, tous les prêtres se retirent de l'administration et de la direction matérielle des villages de réfugiés » et, une seconde fois, la première décision n'ayant pu être suivie d'effets faute de cadres de remplacement, à fixer définitivement la date de ce retrait au 1^{er} avril. Outre le fait, sur lequel nous reviendrons, que la conjoncture actuelle fournit suffisamment à l'Eglise du Viet-Nam de tentations temporelles et politiques, certains observateurs n'ont pas manqué de discerner dans bien des paroisses une diminution de l'instruction religieuse et, au moins, des manifestations extérieures de la foi, consécutive à la « sur-occupation » des pasteurs.

Si on n'enregistre pas de ces indices négatifs dans un village comme Tan-Phat, c'est sans doute qu'à côté du P. Lan qui assume pour tout le centre les responsabilités administratives, le clergé peut se consacrer dans de meilleures conditions qu'ailleurs à sa mission propre. Ce sont d'abord les deux curés des deux paroisses. C'est ensuite le directeur de l'école qui voit défiler chaque jour, pour moitié le matin, pour moitié l'après-midi, 700 enfants. Et c'est enfin le directeur de l'orphelinat, réfugié tout d'un bloc avec ses 25 garçons. Et on ne peut compter pour rien l'influence du témoignage donné par la fraternité Charles de Foucauld qui vit dans une paillote au milieu du village. L'un des petits frères, Brésilien, est médecin. Il dirige l'hôpital de Blao, gagne 8.000 piastres (80.000 francs) par mois, donne tout et vit aussi pauvrement que le petit frère français qui est employé sur la pépinière du village avec un salaire de 35 piastres par jour. Un troisième petit frère essaye de monter un garage pour dépanner toutes les mécaniques du Centre de Blao. Un quatrième est infirmier. Et il y a encore deux postulants vietnamiens.

Avec sa communauté de 30 Amantes de la Croix qui se partagent entre l'école, le dispensaire et leurs propres cultures vivrières, Tan-Phat achèvera de paraître comme une chrétienté privilégiée. Ordinairement, les Amantes de la Croix, congrégation fondée il y a 300 ans par le premier vicaire apostolique du Tonkin, Mgr Lambert de la Motte, sont réparties par

groupes de 3 ou 4 pour vivre pauvrement et travailler dans les paroisses.

Tous les bruits du village disparaissent dans un bourdonnement de prières.

J'arrive à Tan-Phat un samedi après-midi. Un catéchiste « religieux », c'est-à-dire qui a fait des vœux, ancien grand séminariste,



Les Amantes de la Croix constituent, par ses origines et par son recrutement, la plus exclusivement vietnamienne des congrégations d'Indochine. La plus nombreuse aussi. Les sœurs mènent par petits groupes une vie de travail dans les villages où elles tiennent les écoles et les dispensaires.

m'accueille, chapeau « tonkinois » en feuilles de latanier sur la tête, longue tunique noire sur de larges pantalons plans. Il commence par me montrer ses mains calleuses. Naturellement, tout ce monde, curés, catéchistes, bonnes sœurs et fidèles ont défriché la forêt tropicale à la main. Ils ne sont pas près de l'oublier.

La visite du village commence par la visite aux curés dont les paillotes se dressent au chevet des églises de planches. Autour de ces églises, c'est une animation extraordinaire. Des enfants, surtout. Beaucoup d'adultes partis pour la semaine travailler dans les plantations ne rentreront que dans la soirée ou demain matin pour la messe, en camions. Pendant que nous parlons avec le curé, qui interrompt de temps à autre la conversation pour tirer à grand bruit trois courtes bouffées de sa pipe à eau, j'entends tinter le gong. Il est 5 h. 1/2. Le silence se fait dehors. Pour peu de temps. Bientôt commence une longue série de prières dont on ne sait lesquelles sont chan-

tées et lesquelles récitées, tant la langue vietnamienne, où les intonations diverses ont autant d'importance que nos consonnes, est chantante. Mais toutes ces prières qui se succèdent sans interruption et sans hésitation, sont dites à haute voix, distinctement, avec ensemble. Tous les bancs de bois de l'église ne sont pas pleins. Mais on voit des grappes d'enfants ou d'adultes, à genoux, dehors, qui prient avec tout le monde.

Les deux églises de Tan-Phat sont peut-être distantes d'un kilomètre. Tout au long du trajet, on ne cesse d'entendre, comme un bourdonnement qui s'éloigne ou s'approche, la mélodie monotone du chapelet. Ce sont des catéchistes volontaires ou « religieux » qui dirigent ces prières du soir.

Quand je rentre à l'orphelinat où je suis reçu, c'est aussi l'heure de la prière. Un chapelet entier, un salut du Saint Sacrement, les litanies. J'observe les enfants devant moi. Les plus grands ont peut-être 14 ou 15 ans. Tous se tiennent bien. A aucun moment la prière ne languit. Après le souper, j'entendrai encore, vers neuf heures, les enfants prier à la chapelle. Auparavant, me promenant dans le village, j'ai pu entendre, en passant devant les paillotes, les familles réciter à haute voix leurs prières. Un chapelet pour le moins. Dans une paillote, le bruit est plus fort qu'ailleurs : une vingtaine d'enfants du « hameau » sont en train d'apprendre des prières, toujours, inlassablement répétées, assis pêle-mêle par terre, leurs yeux noirs brillant à la flamme des bougies tenues à la main, sous la direction d'un catéchiste volontaire.

Le lendemain, dimanche, je suis réveillé à quatre heures par les bruits de pas du village qui se porte en silence à l'église. Et, moins d'une demi-heure plus tard, la psalmodie commence à s'élever dans l'air frais et sec. Elle ne cessera que vers neuf heures — car il y a deux messes et entre les deux, comme avant et après chacune, on prie encore, à haute voix bien entendu — pour reprendre vers quatre heures de l'après-midi et durer jusqu'au soir.

Travailler pour vivre et vivre pour prier.

Que penser ? On est assez alerté en France sur les dangereuses insuffisances que peut cacher la plus fervente pratique traditionnelle pour hésiter à se lancer dans l'éloge des Tan-Phat. Mais peut-on transposer ? Le clergé que j'ai pu interroger était pour sa part assez satisfait. Les autres indices avec lesquels on aime étayer un jugement leur donneraient raison. Une paillote brûle-t-elle, par exemple, tout le monde aura à cœur

de venir en aide selon ses moyens à la famille sinistrée. Et il y a l'exode, que l'on ne peut tout de même reléguer au nombre des épiphénomènes sans signification. On peut, sans artifice, ramener les préoccupations et la vie tout entière des 3.500 habitants de Tan-Phat et des 676.000 catholiques des 275 villages de réimplantation à deux données simples étroitement unies : travailler pour vivre et vivre pour prier. Ils n'ont apparemment aucune autre ambition. Il suffisait, c'est évident quand on les voit, qu'ils pensent ne plus pouvoir prier librement ou se souviennent de n'avoir pu prier librement, ensemble, sous le régime communiste ; il suffisait qu'ils constatent le départ et l'absence de leur prêtre pour qu'ils décident de partir. On peut avancer d'autres considérations, faire intervenir des facteurs politiques ou autres, parler de propagande : il n'y a là aucun élément qui puisse être considéré comme suffisant ni même comme prédominant pour expliquer l'exode.

Si étonnant que cela puisse paraître, le visiteur moderne n'a pas grand-chose à changer aux observations que les premiers missionnaires notaient il y a trois cents ans. Les chrétiens qui ont fait 1.000 kilomètres pour venir de Phat-Diem à Tan-Phat sont au fond de la même eau que ceux dont Alexandre de Rhodes disait : « Ils font quinze

journées de chemin pour se confesser ou pour entendre la messe. Ceux qui ne sont éloignés que de 5 ou 6 lieues ne la perdent jamais aux jours de fête : ils viennent le soir de la veille, s'en retournent le lendemain après le service, c'est-à-dire bien tard ; étant cependant venus à l'église dès le grand matin, ils y demeurent tous les jours à genoux, et avec une modestie si admirable que je ne pouvais les considérer sans larmes. » Le même de Rhodes comptait au Tonkin « quasi autant d'anges que de chrétiens » et plus tard, dans un rapport à Mgr Lambert de la Motte, Comtanlin écrivait : « Je n'entends pas confesser tant de péchés mortels en mille confessions ici que je n'en entendais en France en une seule ». Je regretterai longtemps d'avoir dû quitter le Viet-Nam avant l'ouverture de la Semaine Sainte, persuadé que j'aurais pu dire comme de Rhodes : « J'avoue franchement que c'est là, non pas en Europe, qu'on apprend à ressentir les souffrances de Notre Seigneur. »

Ces retours dans le passé ne sont pas un artifice. Ils sont à peu près obligatoires au Viet-Nam. L'observateur français qui cherche des bases de comparaisons est toujours amené à rappeler ses souvenirs sur le haut moyen âge et, pour la plupart des explications dont il a besoin, il doit se reporter aux temps héroïques de la Mission, c'est-à-dire au XVII^e siècle.

La maison du curé est la « Maison de Dieu ».

Que l'on fréquente des paroisses du Nord ou du Sud, on est vite amené à s'étonner de l'animation qui règne dans les presbytères et en particulier de trouver là des enfants à toute heure de la journée. Un prêtre m'a expliqué : « Les curés ont coutume de choisir dans leur paroisse deux garçons qui font office d'enfants de chœur, vivent complètement au presbytère, où ils servent le curé, sont envoyés au bout de deux ans, s'ils sont capables, au petit séminaire, puis au grand séminaire. » Voilà qui explique en partie le grand nombre de prêtres vietnamiens. Une autre raison se trouve dans la propension naturelle que semble avoir ce peuple pour la vocation religieuse et que notait déjà un des premiers missionnaires : « Il n'y avait pas une de ces bourgades où il n'y eût des garçons et des filles qui n'avaient fait vœu à Dieu de perpétuelle chasteté. »

Dans les presbytères vivent encore communément un ou plusieurs catéchistes et quelque frère lai qui s'occupe plus spécialement des questions matérielles de la paroisse. Sans compter le va-et-vient continu des fidèles qui, pour un oui ou pour un non viennent voir le curé dont la

porte reste ouverte de jour et de nuit.

« La maison du curé, comme la maison de l'évêque, me disait un prêtre, est encore organisée selon les principes de la Maison de Dieu implantés par les premiers missionnaires jésuites. Le père est entouré de toute une famille de frères et de fils. » Nous appellerions cela du « patriarcalisme ». Mais il n'y a là rien de choquant si l'on considère que la société vietnamienne est encore fondamentalement de type familial. Et on peut noter que ce « régime » tend à évoluer parallèlement à l'évolution de la société qui, par ses contacts avec la civilisation urbaine et la civilisation occidentale, est appelée à faire sa place à un certain individualisme et à un certain esprit critique. On remarque par exemple que les séminaristes ne sont plus aussi dociles qu'autrefois, qu'ils ne se satisfont plus toujours d'être mis par leur curé sur les rails du sacerdoce, qu'ils se posent la question de leur vocation personnelle, qu'ils se montrent même parfois indisciplinés envers leurs maîtres ce qui, au Viet-Nam, est tout à fait exceptionnel. Nul ne voit là les signes d'une régression. D'autant

que d'autres traditions demeurent solides encore, notamment celle qui veut que tout garçon qui se présente au séminaire soit introduit par un prêtre, son curé ou un autre, qui le suivra spirituellement et matériellement, le « parrainera » tout au long de ses études et même plus tard.

Le curé n'exerce pas un « pouvoir absolu ».

Le curé vietnamien a une autorité incontestable sur ses fidèles. Ses désirs sont des ordres, et il n'est pas besoin qu'il élève la voix pour se faire entendre : on l'écoute. Cette autorité n'est pourtant pas aussi absolue qu'on pourrait le penser et ne saurait en tout cas être « tyrannique ». Il lui faut pour s'exercer, remplir une condition essentielle : être acceptée. Il est difficile pour un curé qui ne plaît pas de rester en place bien longtemps. Au cas en effet où il ne comprendrait pas de lui-même qu'il n'est pas agréé, un groupe de chrétiens pourrait venir au petit matin frapper à sa porte et l'appeler pour un malade. Il sort, on le porte dans le filet, et en route pour... l'évêché. C'est un trait de cette chrétienté si docile d'avoir toutes les audaces pour faire valoir des revendications, auprès de l'évêque quand il s'agit d'un curé, auprès du Pape lui-même, par des pétitions nullement anonymes, quand il s'agit, à l'occasion, d'un évêque.

L'autorité du curé peut aussi être modérée par le comité paroissial. Celui-ci est composé pour le moins d'un président, d'un secrétaire, d'un catéchiste volontaire ou « religieux » et des représentants des associations. Les membres de ce comité sont désignés tantôt par le curé, tantôt par les paroissiens eux-mêmes. L'accord des deux parties est en tous les cas nécessaire pour la bonne marche de la paroisse. S'il est d'abord agent d'exécution des décisions du curé et organisme d'administration et de gestion (pour les biens de la paroisse, l'église, l'école...) le comité est aussi, là où il fonctionne correctement, organe d'information et de délibération. C'est par les membres du comité que le curé connaît le mieux les besoins et les problèmes de ses paroissiens, et peut le mieux communiquer avec eux, sait que celui-ci est malade, que cette famille « bat de l'aile », que tel et tel sont en querelle, qu'un païen demande à être instruit, etc... En fait, il m'a semblé qu'il y avait aujourd'hui deux sortes de comités paroissiaux : certains rendent les mêmes services que les meilleurs de nos groupes d'action catholique générale ; d'autres n'ont plus que les attributions et l'importance de conseils de fabrique. Le curé d'une petite paroisse

du sud m'a aidé à expliquer ce dernier cas. Pour lui, l'organisation paroissiale traditionnelle était née sous la persécution, pour lui faire face. D'où ce mécanisme qui permettait au curé, caché quelque part, de continuer à diriger la paroisse par des personnes interposées dont chacune ne connaît que les deux autres entre lesquelles elle fait la liaison. Véritable organisation de clandestinité qui peut être aujourd'hui reléguée au

rang des accessoires « momentanément inutiles, car nul ne sait ce que réserve l'avenir ».

Il est exact que la persécution a modelé la plupart des traits que l'on peut lire encore sur le visage de la chrétienté vietnamienne. Mais, si paradoxal que cela puisse paraître, ce n'est pas la marque de la persécution au Viet-Nam même que l'on reconnaît d'abord, mais celle de la persécution au Japon.

LE VIET-NAM A BÉNÉFICIÉ DES LEÇONS DE L'« ÉCHEC » JAPONAIS.

Car le succès de la mission au Viet-Nam est nourri pour une part importante de l'échec de la mission au Japon. Deux dates le marquent bien : 1614, début de la persécution au Japon. Des 123 missionnaires jésuites qui y travaillaient, 30 seulement peuvent rester sur place. Les autres se replient sur Macao, enclave portugaise en terre chinoise. 1615, les deux premiers jésuites portugais, venus de Macao, débarquent à Tourane sur la côte d'Annam. Ils n'ont pas eu le temps de perdre le souvenir de la florissante chrétienté japonaise qu'ils avaient dû abandonner à un sort qui eût pu être moins tragique si elle s'était trouvée dotée de pasteurs autochtones. Le premier prêtre japonais avait été ordonné en 1601. De 1601 à 1614, on ordonna encore quelques jésuites et sept séculiers, mais c'était trop tard et trop peu. Les missionnaires étaient décidés à tirer au Viet-Nam les leçons du Japon, et d'autant plus que la mission au Viet-Nam s'annonçait aussi florissante mais non moins menacée qu'au Japon.

Ainsi, ce que l'on retrouve aujourd'hui sous la forme des enfants de chœur formés par le curé en vue du sacerdoce, des catéchistes, des comités paroissiaux témoigne directement des deux préoccupations dominantes des premiers missionnaires : former au plus vite le plus grand nombre possible de prêtres indigènes ; en attendant, ou en prévoyant les persécutions qui forceraient les prêtres à se cacher, armer les chrétientés de pratiques simples et solides et d'institutions de suppléance qui lui permettent de durer sous l'orage.

Arrivé au Tonkin pour la première fois en 1627, le 19 mars, le véritable fondateur de l'Eglise au Viet-Nam, le jésuite français Alexandre de Rhodes (1) en est expulsé en 1630, après avoir administré près de

7.000 baptêmes. C'est alors qu'il confie la chrétienté naissante à trois catéchistes à qui il fait faire le triple vœu religieux temporaire, jusqu'à l'arrivée de nouveaux prêtres. Les Pères qui reviendront un an plus tard s'attendent à tout devoir recommencer à zéro ; ils enregistrent qu'en fait les catéchistes ont visité toute la chrétienté, baptisé 3.340 néophytes, construit vingt églises et qu'ils demandent de pouvoir étendre leurs vœux à la durée de leur vie. La race de ces catéchistes n'est pas encore éteinte aujourd'hui.

Objectif numéro 1 : Clergé national.

La persécution au Japon ne fut pas la seule « chance » du Viet-Nam. Il est probable qu'elle eût été de peu d'effets si en 1622 n'avait été constituée la Sacrée Congrégation de la Propagande dans le but d'arracher les missions catholiques de l'impasse, de l'anarchie et de l'impuissance où avait fini par les conduire le régime des « patronats » portugais et espagnol institué en 1493. Et

c'était en 1627 qu'avait été érigé à Rome le collège Urbain pour la formation des prêtres indigènes. Aussi quand Alexandre de Rhodes se rend à Rome en 1649 pour représenter au Saint-Père « l'extrême besoin que ces chrétientés d'Indochine ont d'avoir des évêques », trouve-t-il oreilles pour l'entendre. Il lui faudra tout de même attendre neuf ans avant qu'un bref de 1658 nomme les deux premiers vicaires apostoliques, évêques *in partibus*, Pallu et Lambert de la Motte. Et puis encore dix ans pour que les premiers prêtres vietnamiens, choisis bien entendu parmi les catéchistes éprouvés, soient ordonnés. Le séminaire était alors à Juthia, au Siam, en raison de l'insécurité qui régnait dans les royaumes du Tonkin et de la Cochinchine. L'habitude fut prise alors pour les missionnaires, puis pour les prêtres indigènes, de commencer et d'avancer autant que possible la formation des candidats au sacerdoce avant de les envoyer à l'évêque. La persécution n'était pas le seul danger pour l'Eglise en ce temps. La division était autrement plus grave. Ce n'est en effet qu'en 1673 que les jésuites du « patronat » portugais se décidèrent à accepter l'autorité des vicaires apostoliques, après avoir usé de tous les moyens possibles pour les décourager et détourner d'eux les fidèles, sans omettre les excommunications, la subversion des catéchistes, peut-être même quelques tentatives d'empoisonnement...

Le développement du clergé indigène, qui place aujourd'hui le Viet-Nam en tête de tous les pays d'Asie, fut un travail de longue haleine. Dans une thèse d'histoire de l'Eglise reçue l'an dernier avec les félicitations du jury par l'Institut catholique de Paris, le P. Nguyen Huu Trong, qui s'occupe aujourd'hui à Saïgon des écoles de réfugiés, a



Mgr Cassaigne, vicaire apostolique de Saïgon, dont la démission a été acceptée par Rome en novembre dernier, a retrouvé ses amis de la léproserie qu'il fonda jadis à Djiring.

(1) Il n'est plus que trois rues à Saïgon qui portent des noms français : la rue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, la rue Pasteur et la rue Alexandre-de-Rhodes.

montré de quelles réticences ont fait preuve certains missionnaires étrangers. Réticences et réserves plus grandes encore à l'égard d'un évêcat indigène. Si Rome envisageait dès 1678 la nomination d'évêques vietnamiens, le premier évêque ne fut nommé effectivement qu'en 1933, 265 ans exactement après l'ordination du premier prêtre vietnamien.

Persécution pour raisons d'Etat plus que pour raisons religieuses.

La persécution n'a pas pris au dépourvu la chrétienté du Viet-Nam qui a pu donner au Christ entre

130.000 et 300.000 martyrs sans cesser de grandir et de se renforcer. Le caractère même de cette persécution n'est pas sans intérêt. Jusqu'en 1820, elle fut épisodique, « perlée », locale, le sort des chrétiens ou des missionnaires dépendant des caprices et de l'influence des personnalités lésées par le christianisme, bonzes, concubines, etc., dépendant aussi du sort des armes. Tant que les royaumes du Tonkin et de Cochinchine s'opposèrent en de perpétuelles querelles, les princes trouvaient commode de faire retomber sur les chrétiens la responsabilité de leurs défaites. Mais le même roi qui bannissait les missionnaires pouvait fort bien l'année d'après les accueillir à bras ouverts.

Une succession de circonstances historiques vint donner à la persécution un caractère totalement différent. En 1774, la révolte des Tay-Son met en péril la souveraineté des seigneurs de Hué. Le prétendant, Nguyen Anh, doit s'enfuir. Il mène une existence misérable et sans espoir jusqu'au jour de 1877 où il rencontre à Ha-Tien Mgr Pigneau de Behaine, depuis sept ans évêque *in partibus* d'Adran, qui avait de son côté quelques motifs de mécontentement puisque ses chrétiens étaient persécutés. Le prince et l'évêque lièrent fortune. L'évêque se rend à Versailles, en repart quatre ans plus tard avec, à défaut de l'appui officiel de Louis XVI, deux vaisseaux, des armes et des volontaires. Avec les moyens et les intelligences mises ainsi à sa disposition, Nguyen Anh reconquiert son empire jusqu'à Hanoï et prend en 1802 le nom de Gia Long. Mgr Pigneau de

Behaine, dont les chrétiens avaient recouvré la sécurité, après avoir servi de Richelieu à l'empereur annamite, était mort en 1790. Quand Gia Long mourut à son tour en 1820, ses successeurs Minh Mang, puis Thieu Tri, puis Thu Duc ont pour premier souci de réagir contre les Français qui, pendant trente ans, ont occupé toutes les fonctions importantes de l'Etat. Ils ferment le pays aux étrangers, pourchassent les missionnaires, persécutent les communautés chrétiennes. En 1833, les prêtres sont purement et simplement interdits. Ceux qui sont découverts sont exécutés, et leurs fidèles torturés. De 1857 à 1861, 115 prêtres indigènes, c'est-à-dire le tiers des effectifs de l'époque, sont victimes de cette persécution systématique. L'occupation de Tourane en 1858 par les Français ne sera pas commandée par le seul souci de protéger les chrétiens. Mais, en 1861, parmi les conditions proposées par la France à la cour de Hué pour servir de base à un traité, figure en première place de libre exercice du culte. Et le traité est conclu en 1862.

Les catholiques vietnamiens, m'ont dit certains d'entre eux, ont longtemps porté le poids de l'accusation qui leur était faite d'avoir livré le pays aux Français, ou tout au moins de leur avoir fourni les prétextes dont ils avaient besoin. Aussi ont-ils vu en 1945 une bonne occasion de se libérer de ce complexe en faisant montre d'un nationalisme qui ne le céda par la suite qu'à l'anticommunisme ; aujourd'hui, au Sud, anticolonialisme et anticommunisme peuvent marcher de pair.

Les religions traditionnelles ne sont pas un obstacle très sérieux.

Il apparaît donc que, d'une façon générale, le christianisme a été persécuté au Viet-Nam pour raisons d'Etat infiniment plus que pour raisons religieuses. Le contraire eût été étonnant car si le christianisme bouscule un certain nombre de pratiques, il ne heurte pas l'âme vietnamienne. Tous les vietnamiens ont beau se dire croyants, ils sont tous disponibles. Il y a, traditionnellement, au Viet-Nam, trois « religions » ; le bouddhisme qui seul, en réalité, mérite ce nom de religion, le confucianisme, et le taoïsme. Mais il serait faux de croire que les uns sont bouddhistes, les autres confucéens et les troisièmes taoïstes. Analysant la mentalité religieuse dans son livre « Visage et images du Sud-Viet-Nam », Savani notait :

« Le Vietnamien qui se dit — et qui est — bouddhiste, est aussi confucéen chez lui et taoïste dans sa vie intime — et chez son phar-

macien (1). Il ne faut pas considérer cet état de fait avec notre optique européenne, qui voit dans une religion une vérité d'abord, et une seule. La maison religieuse que se bâtit ataviquement le Vietnamien au profond de son être est à trois étages, mais ce n'est qu'une seule maison ; et il n'y a aucune gêne et aucun mal pour lui à circuler d'un étage à l'autre selon ses désirs et son humeur ; il se sent pleinement chez lui. Et si la façade en a tout le rouge et tout l'or bouddhique, ce n'est pas le

(1) Lao-Tseu, père du taoïsme, et ses disciples « recherchaient l'extase dans l'immobilité, la non-action ». Mais il se trouve que « les sorciers et sorcières, anciens détenteurs des recettes médicales ou des pouvoirs d'action sur la nature... se rattachèrent instinctivement à cette philosophie taoïste qui cherchait à pénétrer l'au-delà... De ce rattachement des sorciers au taoïsme, et de la tolérance montrée par le taoïsme à l'égard de toutes les pratiques des sorciers, dérive une organisation systématique de la magie » (Savani, op. cit.)

Des réfugiés, à nouveau, sur les routes...

En dépit des efforts considérables déployés par l'aide française, publique et privée (Secours catholique), par l'aide américaine, publique et privée (N.C.W.C.) et par le gouvernement vietnamien, les réfugiés, dix-huit mois et davantage après leur arrivée dans le Sud, sont toujours des réfugiés.

C'est-à-dire que leur intégration économique et sociale n'est pas réalisée. La plupart des grands centres groupés autour de Saïgon, Thu-Dau-Mot, Bien-Hoa, ne sont pas économiquement viables. Pour certains, il n'y a pas lieu d'espérer qu'ils le deviennent, en raison de la nature du sol ou du régime des eaux. Pour d'autres, il faudrait compter d'importants investissements et plusieurs années pendant lesquelles la vie des réfugiés serait encore suspendue à l'aide extérieure.

On peut se demander pourquoi les réfugiés ont été placés dans de telles conditions. On a prêté au gouvernement Diem un certain nombre d'arrière-pensées plus ou moins machiavéliques. Il est plus simple et sans doute plus juste de se souvenir de ce que fut la marée des réfugiés déferlant sur Saïgon à un rythme qui alla jusqu'à un avion toutes les cinq minutes, sans parler des bateaux, alors que le gouvernement n'avait pas encore trois mois d'expérience du pouvoir et que l'insécurité, du fait des sectes ou du Vietminh, régnait dans les provinces qui eussent pu être les plus accueillantes.

Certains réfugiés ont eu de la chance. Les villages de pêcheurs sont notamment particulièrement réussis. Mais, pour le plus grand nombre, la réimplantation définitive, minutieusement préparée, ne fait que commencer, sur les rizières abandonnées de l'Ouest (région de Cai-San), sur les chasses et pêcheries de Bao-Daï (région de la Lagna) et sur les plateaux (région de Bat-Me-Thuot). Aussi est-ce un spectacle courant de voir des réfugiés, par villages entiers parfois, tout abandonner de nouveau et partir, leur maigre bagage dans les paniers de leurs balanciers, vers une nouvelle aventure qu'ils espèrent la dernière.

signe d'une préférence : parce qu'il n'est possible. On taoïste, car c'est une éducation fier, si se dit pas n'est pas un lial est si n'est pas et ne pas et ne Cakya-Mourgnent et se et dans la sans doute idéal orgueilleux duisent sage droite. Et peut nier au ment humain un au-delà mais que to connaître, rêve.

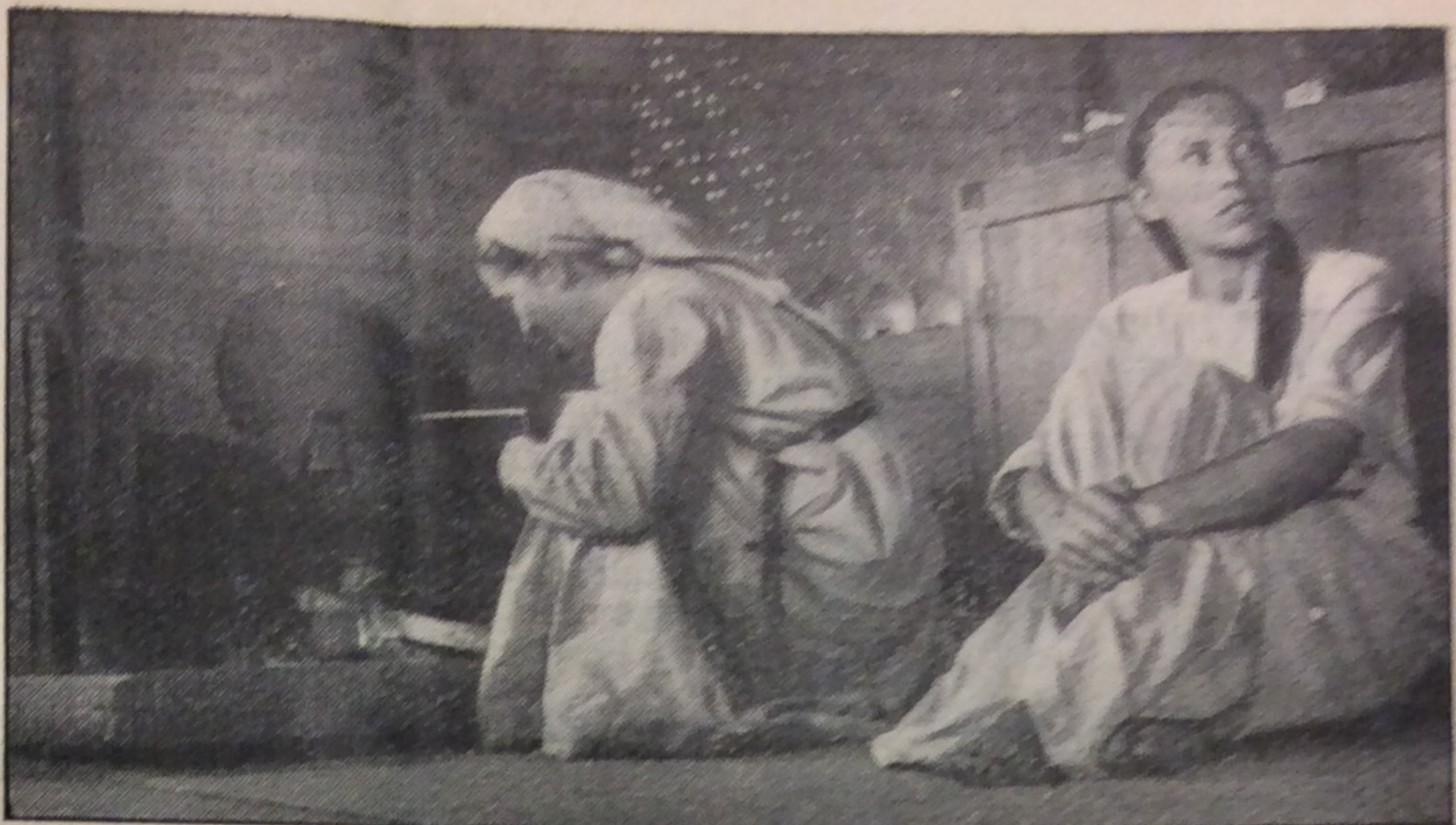
Les cat trè

Expliqua christianisme peuple viet de son côté origines d « Les tr taoïsme e taient dan la même p dit le P. Lo peu mysti spéculation peuple vi guère des ces religie inconvenie ment la religions, à un dogm d'apparte peuple vi à la croy cérémonie fermement affirmati ment aux venons d ce peuple on l'affir convertis tance du nombre démontr raison, il dans ce vent rele P. Louv rellemen esprit fi saisir le ajoute q railler. sera qu à une autan qu'elle

signe d'une prééminence ou d'une préférence : c'est plus simplement parce qu'il n'y a pas d'autre façade possible. On ne peut pas se déclarer taoïste, car ce serait inconsciemment nier une éducation dont on est toujours fier, si minime soit-elle. On ne se dit pas non plus confucéen, car ce n'est pas une religion, et l'autel familial est si naturel qu'il ne se montre pas et ne se dit pas. D'ailleurs Cakya-Mouni et Confucius se rejoignent et se complètent dans le bien et dans la connaissance ; l'un est sans doute tout humilité et l'autre, idéal orgueil ; mais tous deux conduisent sagement à une vie pleine et droite. Et au dernier étage, on ne peut nier au taoïsme d'être typiquement humain, en cherchant à sonder un au-delà très terrestre sans doute, mais que tout le monde est avide de connaître, ne serait-ce que pour un rêve.

Les catholiques sont restés très Vietnamiens.

Expliquant le bon accueil dont le christianisme a été l'objet auprès du peuple vietnamien, le P. Trong écrit de son côté dans sa thèse sur « les origines du clergé vietnamien » : « Les trois cultes, bouddhisme, taoïsme et confucianisme coexistaient dans le pays, et souvent dans la même personne. Car étant, comme dit le P. Louvet, « d'un tempérament peu mystique et fort peu porté aux spéculations d'ordre surnaturel », le peuple vietnamien ne se souciait guère des différences de doctrine de ces religions et ne voyait aucun inconvénient à en adopter simultanément la pratique. Aucune de ces religions, d'ailleurs, n'imposait la foi à un dogme précis comme condition d'appartenance. Un historien dit du peuple vietnamien « qu'il est porté à la croyance aux esprits, aime les cérémonies du culte, mais ne croit fermement à aucune religion ». Cette affirmation s'applique très certainement aux trois religions dont nous venons de parler. Est-ce à dire que ce peuple est « peu religieux » comme on l'affirme parfois ? L'attitude des convertis au catholicisme, leur constance durant les persécutions, le nombre de leurs martyrs semblent démontrer le contraire. La vraie raison, il faut peut-être la chercher dans ce trait de son caractère souvent relevé par les observateurs : le P. Louvet remarque qu'il est « naturellement observateur, doué d'un esprit fin et méfiant, très apte à saisir le ridicule ». Trang Trong Kim ajoute qu'il a l'esprit moqueur, aime railler. Aussi croira-t-il, mais ce ne sera qu'à bon escient. Il se donnera à une religion, mais seulement autant qu'elle mérite sa foi, autant qu'elle résiste à ses critiques. »



C'est au milieu des Moïs, population montagnarde primitive, vivant comme eux, le feu au milieu de la paillote sur pilotis, que l'on retrouve au Viet-Nam les Petites Sœurs de Jésus, du P. de Foucauld.

Les pratiques, plus sociales que religieuses, et la mentalité traditionnelle devant lesquelles s'est trouvé le christianisme n'ont pas manqué de marquer la chrétienté. On est par exemple assez vite frappé au Viet-Nam par ces chrétientés qui vivent sur elles-mêmes, étroitement serrées autour du clocher, surtout quand elles sont originaires du Nord. On peut trouver une explication dans le fait qu'il était difficile autrefois, et qu'il demeure difficile aujourd'hui pour un converti de demeurer dans sa famille, puisqu'il doit renoncer à rendre un culte aux ancêtres, et même dans le village, puisqu'il doit renoncer dans la même mesure à vénérer le génie ou le fondateur du village. Exclues pratiquement de la communauté traditionnelle, les chrétiens n'ont pu que constituer des « villages chrétiens » à côté des autres. Mais on peut reconnaître par ailleurs des influences plus positives. Conformés à l'organisation sociale traditionnelle de type familial, les rapports de personne à personne dans la chrétienté et la structure même de celle-ci reproduisent dans une certaine mesure l'image que l'on peut se faire de l'Eglise des premiers temps.

Plus profondément encore, Mgr Hien me disait combien la mentalité des chrétiens du Viet-Nam demeurait typiquement vietnamienne. Pour expliquer par exemple dans sa dernière lettre pastorale les devoirs du chrétien envers les trois personnes de la Trinité, le vicaire apostolique de Saïgon n'avait pas besoin de recourir à de longs développements. Tout le monde, au Viet-Nam, a le sens inné de la « piété filiale » que le fils doit à son père, de la « confiance » et de la « fidélité » que le frère doit à son frère, de la « politesse » que chacun doit à son hôte. Autre trait :

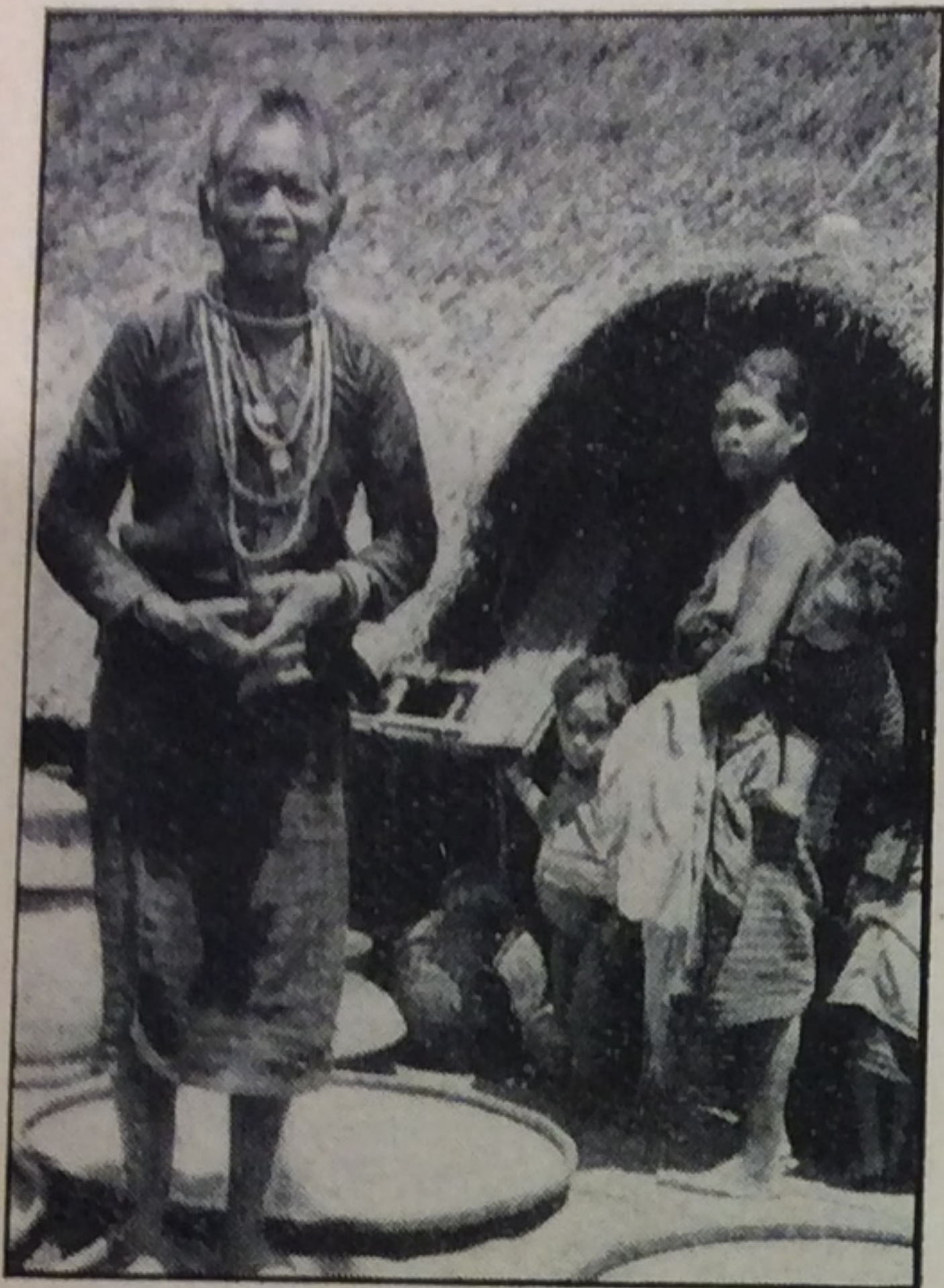
le Vietnamien n'est pas rationaliste. Il ne s'agit pas de lui prouver l'existence de Dieu mais de lui présenter simplement la personne et la doctrine de Jésus-Christ. Il suffit qu'on lui présente ce que l'Evangile a dit, car il est accoutumé à croire en ce que Confucius a dit, d'autant que le langage, style, mode de développement et images de la Bible et de l'Evangile sont directement accessibles au plus modeste paysan, ce qui n'est pas le cas pour les esprits occidentaux. Le Viet-Nam n'a, de plus, rien connu qui ressemble au protestantisme. Le principe de l'autorité n'a pas encore eu à faire place au principe de la critique. Il en résulte que les manuels et ouvrages européens, composés dans un contexte où le protestantisme fait problème, ne sont pas adaptés aux Vietnamiens qui constatent un hiatus entre la formation qu'ils reçoivent et la réalité dans laquelle ils vivent. Mais il est difficile de réaliser des ouvrages authentiquement vietnamiens, notamment parce que la langue ne possède pas les éléments qui permettent de rendre compte des notions abstraites, des dogmes par exemple.

Le passage d'une « chrétienté de persécution » à une chrétienté « engagée ».

Le problème de la formation des chrétiens est parmi les plus importants qui se posent aujourd'hui à l'Eglise au Viet-Nam. Elle consiste aujourd'hui à peu près exclusivement en l'enseignement d'un petit catéchisme par demandes et réponses qui date des années 1900 et d'un certain nombre de prières apprises par cœur. Et cela, qui ne faisait que servir d'expression à une foi très profonde et très solide, était bien suffi-

LE DOSSIER DE LA QUINZAINE

sant pour nourrir une chrétienté sans problème, ou plutôt sans autres problèmes que ceux de la persécution, si tant est qu'il n'est pas nécessaire d'être docteur en théologie pour aimer son prochain et faire son



Les Moïs et autres minorités ethniques rejetés sur les plateaux par les vietnamiens descendus du Nord constituent actuellement pour les Pères des Missions Étrangères le dernier champ d'action "missionnaire", au sens habituel du terme.

salut. Mais il n'en va pas de même pour une chrétienté engagée.

Or la chrétienté vietnamienne est engagée, de plus en plus, non tant de sa propre volonté que du fait des circonstances. Elle est engagée d'abord dans le monde que nous appellerons « païen », faute de pouvoir définir clairement sa religion, et ceci par un double mouvement commandé par l'exode des réfugiés du Nord. Pour ceux-ci, accoutumés souvent aux chrétientés closes qui pouvaient se permettre, en fait, d'ignorer les non-catholiques, l'exode a marqué le début d'un mouvement de dispersion qui ne fera que s'amplifier au fur et à mesure où la réimplantation définitive se développera. Encore qu'ils y répugnent, les nécessités économiques obligent des individus, des familles, des groupes de familles à se couper du cadre traditionnel de leur chrétienté et à se perdre dans la foule urbaine anonyme, ou dans les campagnes caodaïstes ou bouddhistes. Pour des dizaines de milliers de catholiques vietnamiens se pose brutalement, sans préparation, le problème du breton venant travailler à Paris ou comme ouvrier agricole sur les champs de betteraves.

Les chrétiens du Sud, de leur côté,

moins nombreux, ont toujours été relativement dispersés et mêlés dans des proportions largement minoritaires aux populations non catholiques. Une coexistence relativement harmonieuse s'était instaurée, fondée sur la naturelle tolérance qui semble un des fruits les plus heureux du climat tropical. Mais l'arrivée massive de près de 700.000 réfugiés catholiques du Nord, la multiplication des clochers sur les bords des routes, l'exhibition répétée des couleurs pontificales, la rencontre de plus en plus banale de prêtres dans les rues de Saïgon, la place faite aux réfugiés

(dont on a trop vite dit qu'ils étaient tous catholiques) dans la politique, les discours officiels, les élections, etc., tout cela a changé les données du problème en donnant aux chrétiens sudistes une idée qu'ils ne pouvaient avoir auparavant, à l'opposé de ceux du Nord, de leur force collective.

Ainsi la chrétienté vietnamienne a-t-elle à la fois à faire face à un monde « païen » qui lui est pour une large part étranger, et aux responsabilités et tentations temporelles et politiques qui découlent de sa force collective.

FACE AUX RESPONSABILITÉS ET TENTATIONS POLITIQUES.

Sur ce dernier point, il faut évoquer la place des catholiques par rapport à la politique. Nombreux sont au Viet-Nam les chrétiens qui font ici des réserves graves. Réservés de deux ordres. Pour les uns, on ne fait pas une « politique catholique », à plus forte raison une « politique pour les catholiques » dans un pays à 90 % non chrétien et qui risque en outre demain d'être communiste, sans préparer à l'Eglise de durs lendemains. Pour les autres, tant qu'à faire une « politique catholique », autant la faire correctement, c'est-à-dire sans faire appel à des méthodes auxquelles ne peut souscrire la doctrine catholique.

Tout cela demande bien entendu des explications. Quand on dit que le Sud-Viet-Nam fait une « politique catholique », on se réfère à la personnalité du Président Ngô Đình Diem dont chacun sait que la foi inspire toute sa vie qui est, au plan privé, une véritable vie d'ascète. On pense à la personnalité de son frère aîné, Mgr Ngô Đình Thuc, vicaire apostolique de Vinh-Long, et de son frère cadet, M. Ngô Đình Nhu, son principal conseiller, qui est entre autres choses le fondateur de la Confédération Vietnamienne des Travailleurs Chrétiens. Quand on pousse l'esprit de système (comme on le fait souvent à Saïgon) jusqu'à prendre prétexte de la présence au gouvernement de quatre personnalités unies par des liens de parenté pour affirmer que ce gouvernement est essentiellement l'affaire d'un clan familial, on ne tarde pas à « baptiser » tous les tenants et aboutissants du système. Il semble que ce soit aller trop vite, compte tenu notamment du fait que deux ministres seulement sur quatorze sont catholiques.

Il n'en reste pas moins que la politique du Viet-Nam, dans la mesure où elle obéit aux orientations données par le Président Diem, conseillé par son frère Ngô Đình

Nhu, est d'inspiration chrétienne. Elle s'ordonne dans ses intentions autour d'un certain nombre de principes qui l'apparenteraient à une sorte de travailisme nourri notamment de la philosophie personaliste de Mounier et des notions d'Economie et Humanisme sur la démocratie économique et sociale. Il n'y a rien ici à quoi même des non-chrétiens ne puissent souscrire.

Mais la politique ne se définit pas seulement par ses intentions. Sans entrer dans les détails, disons seulement que jusqu'à présent le gouvernement Diem s'est presque exclusivement attaché à lutter contre le colonialisme, contre les féodalités (Cao-Daï, Hoa-Hao, Binh-Xuyen) et contre les communistes. On ne trouve guère de Vietnamiens qui estiment qu'on eût pu prendre pour lutter contre les sectes et réaliser l'unité nationale d'autres méthodes que les méthodes militaires. En revanche certains n'ont pas manqué de relever que les très violentes campagnes anticolonialistes, c'est-à-dire antifrançaises, qui ont été lancées l'an dernier dans la presse (sans d'ailleurs être apparemment suivies d'effets dans l'opinion populaire), tombaient dans les excès contre lesquels Pie XII mettait en garde les jeunes nations dans ses récents enseignements.

Réserves sur les méthodes de lutte anticomuniste.

Mais plus de réserves encore sont suscitées par la politique anticomuniste du gouvernement. Pour son aspect négatif, d'abord, avec la « campagne de dénonciation des activités subversives communistes », la répartition de la population en groupes de cinq familles chargées de se surveiller et responsables les uns des autres, avec la propagande et les affiches qui arriveraient à faire oublier que les Vietnamiens du Nord, même communistes, sont du même

peuple et dans des milliers de cas de la même famille que ceux du Sud ; avec les camps de concentration, la législation d'exception et les camps de rééducation pour anciens viet-minh, avec les slogans du type : « Noël ! Dénonçons les communistes !... ». Pour son aspect « positif » ensuite, avec les procédés employés pour « gonfler » les Vietnamiens libres et combler toute brèche par laquelle pourrait s'infiltrer la subversion communiste : cours d'endoctrinement pour fonctionnaires, multiplication des manifestations patriotiques, avec à chaque fois, mobilisation des enfants des écoles, développement du « culte de la personnalité », en l'occurrence du culte du Président Diem « unique leader de la jeune république du Viet-Nam »...

En tout cela on ne peut s'empêcher de discerner quelque chose qui rappelle certaines des méthodes communistes. Et l'on ne s'en cache pas. On a choisi de se protéger du communisme par les méthodes communistes, dans une première phase au moins, jusqu'à ce que l'on ait le temps d'édifier un ordre politique, économique et social qui fasse pièce de lui-même à la propagande marxiste. Mais, en attendant, un réfugié non catholique, ancien cadre communiste de surcroît, m'a dit sa réserve : « Autrefois, on luttait contre la maladie par la maladie. On a trouvé mieux aujourd'hui. Et dans le cas du communisme, la méthode du vaccin présente plus de dangers que de chances. » Et un prêtre catholique a été plus explicite : « Un même arbre doit donner les mêmes fruits. Lutter contre le communisme par le communisme ne peut que conduire au communisme. » La réponse ordinairement apportée à cet argument (« pour que ce soit le même arbre il faudrait qu'il ait les mêmes racines ») ne suffit pas à dissiper toute inquiétude. Car les « mêmes racines » peuvent demeurer vivaces dans l'esprit des relativement nombreux et relativement bien placés anciens Vietminh (comment distinguer un vrai d'un faux « ancien » communiste ?) auxquels il est probable que l'on ait fait appel pour mettre en œuvre les méthodes qu'ils sont les premiers à bien connaître. Il va de soi que les réserves qui sont faites sur l'efficacité de la politique pratiquée sur ce plan au Viet-Nam sont doublées dans les mêmes esprits de réserves sur sa conformité avec la doctrine chrétienne.

Il faut reconnaître que, d'une façon générale, la grande masse des catholiques vietnamiens soutiennent à peu près inconditionnellement le gouvernement Diem. Il y a à cela plusieurs raisons. D'abord parce que le Président est catholique et que les catholiques sont accoutumés à se serrer les coudes. Ensuite parce que

les catholiques vietnamiens peu formés ne sont naturellement pas portés à faire de subtils *distingo* entre agir en chrétiens et en tant que chrétiens. Ils font tout en tant que chrétiens et ne peuvent soupçonner que si le Président Diem fait ceci ou dit cela ce n'est pas forcément *parce qu'il va à la messe*. Et encore, sinon surtout, parce que le Président Diem est fondamentalement anticommuniste (tout en étant non moins fondamentalement nationaliste, ce qui plaît aux catholiques) et que 676.238 catholiques n'ont pas fui le communisme après l'avoir combattu les armes à la main pour l'attendre passivement dans le Sud. Et enfin, parce que le Président Diem a manifesté beaucoup de sollicitude pour les réfugiés.

Hypothèse pour l'« affaire » de Mgr Hien.

Le gouvernement, de son côté, a bien pris garde de ne pas se désintéresser des catholiques. Aux raisons politiques évidentes il faut en ajouter une : c'est qu'il vaut mieux pour un gouvernement à Saïgon s'appuyer sur des éléments du Nord que sur la population sudiste ou cochinchinoise dont l'attentisme est un des traits de caractère qu'on ne peut méconnaître. Or la base de la politique au Sud-Viet-Nam est diamétralement à l'opposé de l'attentisme. Elle pose en postulat que se

comporter en tenant compte de l'hypothèse d'une prise de pouvoir possible par les communistes, c'est déjà pratiquement leur ouvrir une porte. Affirmer au contraire que le communisme n'a pas forcément le « sens de l'histoire » pour lui et agir en conséquence, c'est bouleverser tout le problème par l'introduction d'une donnée nouvelle. C'est dans cette perspective qu'il faut sans doute situer l'opposition marquée par le gouvernement en novembre dernier à Mgr Hien nommé par le Vatican pour succéder à Mgr Cassaigne au siège de Saïgon, opposition aggravée ou exploitée (c'est un des cas où l'on est tenté de reconnaître la marque de plus ou moins « anciens » cadres communistes) par des manœuvres, des campagnes de dénonciation et des calomnies, en passant par des pétitions au Vatican auxquelles curés et séminaristes n'avaient pas intérêt à refuser leur signature. Cette « affaire Hien » a eu en tout cas pour résultat inattendu, de « dédouaner » quelque peu l'Eglise par rapport au gouvernement.

Mgr Hien, issu d'une vieille famille de Hué, n'était pas ce que l'on appelle un « attentiste », mais, se situant sur un plan strictement religieux et pastoral, il n'a jamais jugé de son devoir de faire de la politique. Dans la logique du gouvernement actuel pour laquelle ne pas prendre position positivement c'est faire le



On peut s'étonner que le gouvernement Diem ne se soit encore à peu près pas occupé des questions économiques et sociales. Notre photo rappelle quelle était la situation aux portes de Saïgon il y a un an exactement. Il ne fallut pas moins d'une année pour réaliser, par la force, l'unité nationale.

Jeu du communisme, cette attitude ne pouvait évidemment être agréée sans réticences.

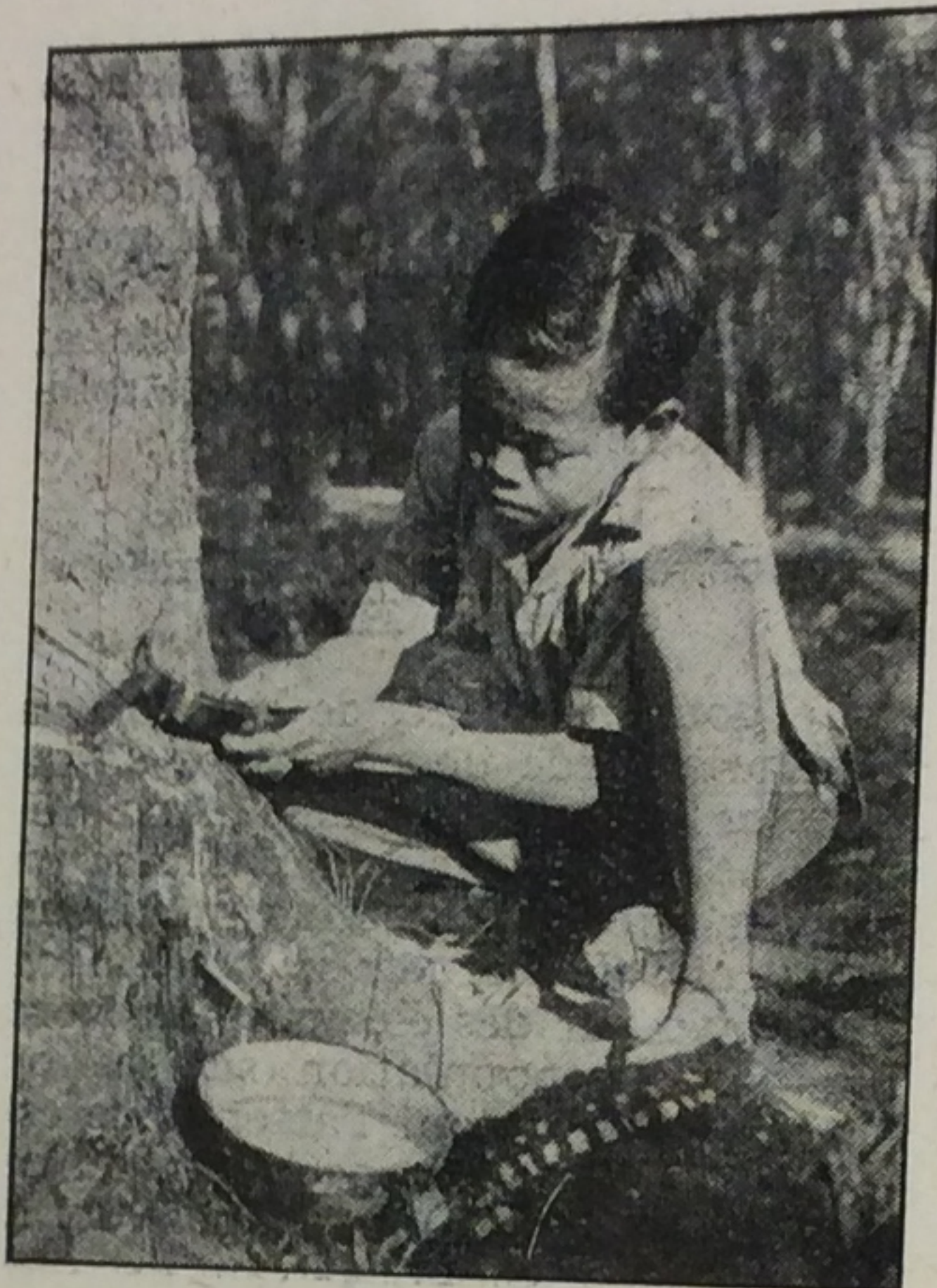
Les chrétiens ne peuvent négliger les réactions possibles des autres religions.

Il est d'autres points encore sur lesquels un certain nombre ne cachent pas leur inquiétude pour l'avenir, inquiétude fondée davantage sur les interprétations données à certains faits que sur ces faits eux-mêmes. Ils craignent les « retours de bâtons ». Un prêtre me rapportait le propos d'un bouddhiste : « Longtemps nous avons persécuté les chrétiens. Aujourd'hui ce sont eux qui nous persécutent. » Et demain... De quelle « persécution » s'agit-il ? Il est difficile d'en voir la trace ailleurs que dans un certain nombre de vexations. Le chef de province bouddhiste déplacé au profit d'un chef de province catholique ne peut manquer de voir là le signe d'une volonté systématique. Quand il est du Sud et remplacé par un catholique du Nord, à l'opposition religieuse s'ajoute la vieille opposition Nord-Sud. Et il suffit de la multiplication de petits faits de ce genre pour créer un climat et éveiller des animosités. Autre chose encore est la mentalité des sectes religieuses contre lesquelles le gouvernement a mené la guerre depuis un an. On ne voit pas pourquoi ces sectes ne penseraient pas d'abord que Diêm, qu'ils reconnaissent comme bon politique, les attaque en tant que catholique. Il semble en réalité que Diêm soit moins porté au sectarisme dans sa foi que dans sa politique. Le discours qu'il a prononcé le 20 mars à Tay-Ninh, c'est-à-dire en la capitale religieuse des Cao-daïstes, témoigne d'un esprit de parfaite tolérance. Mais nombreux sont les catholiques qui croient important de tenir compte de ce que les autres peuvent penser, surtout quand ces autres sont un million pour les Hoa-Hao, un million et demi pour les Cao-daïstes et quelque sept millions pour les bouddhistes.

Vers la naissance d'une véritable action catholique ?

La naturelle propension des catholiques vietnamiens à confondre les plans du temporel et du spirituel est un des facteurs importants qui ont retardé la naissance d'une véritable action catholique. Diverses expériences de mouvements spécialisés, amorcées en 1939 et 1941, avaient permis d'observer les dangers de glissements à l'action politique. La constitution d'un parti catholique, sous le nom de « rassemblement des citoyens », qui donne aux fidèles un débouché pour leurs aspirations tem-

porelles a créé ces derniers mois une situation qui peut permettre l'éclosion rapide de véritables mouvements d'action catholique. Le terrain est déjà préparé, dans une large mesure, par le travail patient du Bureau Central de Dalat, fondé par Mgr Dooley, délégué apostolique et dirigé par le R. P. Gagnon, rédemptoriste canadien. Des équipes de J. E. C. et de J. O. C. existent



Travailler sur les plantations d'hévéas est presque un "privilège" au Vietnam où le départ des français a entraîné le chômage de plusieurs dizaines de milliers d'hommes.

déjà. En attendant, l'accent a été mis très fortement sur le développement de la Légion de Marie, la participation des laïques au travail de l'Eglise se poursuivant d'autre part dans le cadre des comités paroissiaux traditionnels et des associations : Cœurs vaillants, Croisés, Mouvement du Sacré-Cœur, Groupement Saint-Etienne, enfants de Marie, etc. Presque tous ces mouvements ont en charge de nombreux catéchumènes. En attendant aussi, Mgr Hien a donné une nouvelle impulsion missionnaire à ses fidèles. Les réfugiés du Nord en avaient, semble-t-il, particulièrement besoin. Un de leurs prêtres me disait que sans les conséquences, un certain nombre de chrétiens eussent manqué de « mourir d'inanition ». Mgr Hien a demandé à toutes les familles d'adopter une famille païenne et d'afficher à l'intérieur de leur maison le programme missionnaire quotidien qui comporte trois points : récitation d'un chapelet, — prise de contact avec un membre de la famille adoptée, — oraison ou visite de quinze minutes à l'église. Dans les écoles, il y a des

petites « sociétés de bienfaisance » composées d'un chef, d'un secrétaire, d'un trésorier et de 10 à 12 membres groupés par quartiers d'origine. L'apostolat s'exerce ici à l'occasion de services concrets : chercher à atteindre les enfants qui ne vont pas à l'école, visiter les camarades malades, etc. Cette forme classique et nécessaire d'apostolat trouve dans les milieux chrétiens une audience que l'on ne peut soupçonner en France. Il n'en reste pas moins que l'absence d'une action catholique qui réponde aux besoins du témoignage et de l'engagement que la situation actuelle a ajoutés aux besoins de conquête est trop sensible, pour n'être pas soulignée encore une fois.

Problèmes pour l'avenir.

On pourrait en dire autant de l'absence d'action sociale. Il existe bien à Dalat un bureau dirigé par le Père Parrel, des Missions Etrangères de Paris et chargé de développer l'enseignement de la doctrine sociale de l'Eglise et de promouvoir des secrétariats sociaux et autres activités ou mouvements connexes. Mais, s'il ne manque pas d'idées, dont certaines ne sont pas sans influence dans les hautes sphères, il est en revanche à peu près démuné de tous moyens et doit se contenter de la trop faible audience que peut lui accorder un clergé absorbé soit par ses préoccupations traditionnelles, soit par les problèmes de tous ordres que la vie mouvementée d'aujourd'hui soulève jour après jour.

Pour achever de décrire les problèmes qui se posent pour l'avenir, nous retiendrons une observation que faisait le P. Naïdenoff dans le numéro de février dernier de *Missi*. « Tandis que certains catholiques vietnamiens dénoncent parmi leurs coreligionnaires des « résidus d'obscurantisme », d'autres, membres du clergé et militants formés en Europe, provoquent d'autant plus d'inquiétude que leur faim légitime de spirituel et de pensée n'est pas apaisée. Pas de garde-fou solide, pas de « penser », pas d'université catholique, pas d'école supérieure de théologie en un pays où la foi est constamment affrontée au bouddhisme, au confucianisme et aux problèmes complexes d'une nation qui monte. C'est à peine si l'enseignement secondaire peut être assuré au-delà des seuls heureux élèves de l'Institution « Taberd » (collège des Frères des Ecoles Chrétiennes à Saïgon).

Telle m'est apparue la situation religieuse au Viet-Nam. Cette image n'a pas la prétention d'être complète. Elle n'est en tout cas sûrement pas définitive. Face à une situation nouvelle, la chrétienté du Viet-Nam est appelée à une rapide évolution.

Nou
Revue
mars
récent
l'Afrique
Ces cl
semen
de pré
tisés e
parmi
dans
reste
clergé
réduit
est en
consta
d'Afrique
britann
naires
d'entr
Ougand
landais
nation

● Au K

Sur un
6 million
tistiques
donnent
et 102.7
587.625
tres (don
dians de
parant a
séminaire

Les 29
tiennent
72 Italie
9 Autric
1 Suisse
le Kenya
2 sont co
solata, l
Société M
Esprit (l
cèse nou
le 8 mai

Les m
570.000
diocèse c
basa-Zan
raélites
protestan
sonnes. S
tholiques
taines so
seraient
tion,